

De Jacques AUBRY

Olivier GRIGNON, son nom brille de la clinique.

De l'ombilic du rêve au réel de la clinique, état de corps, transcription d'une conférence de 2012, dans le cadre de l'association « psychanalyse et médecine », termine ce recueil : « avec le psychanalyste, l'homme se réveille ».

Ce que cette conférence conserve de l'incidence du travail d'Olivier , j'en dirai brièvement quelque chose, qui s'articule autour de ce qu'il n'a cessé de souligner :

- L'apport qu'a été pour lui la consultation et le travail de Françoise Dolto, soit le travail psychanalytique avec les enfants,
- et dans sa lecture opiniâtre du séminaire, l'homme Lacan psychanalyste et lecteur de Freud.

Reprenant à son compte, à plusieurs reprises, un énoncé de René Lew : « la théorie n'est pas le référentiel de l'acte »,

dans cette conférence il énonce : « quand le discours analytique avance que le corps humain est marqué, façonné par le signifiant, bien sûr c'est vrai, mais il y a quand même un reste qui par définition échappe à une théorie globalisante ».

C'est ce reste qui revient sous plusieurs formes dans son travail et ses inventions. Il l'aborde dans « états de corps », sous la forme de trois questions

- pourquoi nous ne pouvons pas nous contenter de notre corps habituel, celui qui est le plus ordinairement du monde nié ?
- qu'est ce que le corps du corps ?
- quelle est cette vérité du corps, en tant qu'humain, qui est inclassable dans la science ?

A la première question Olivier répond : « je dirais d'emblée que c'est en raison de l'appel, de la poussée de certains états de corps plus ou moins forclos ; mais toujours là bien que forclos , car rien ne disparaît jamais totalement.

Ces états de corps réclament leur dû dans la perspective d'un accroissement d'être.

C'est à ces états de corps que parle la danse, la musique, la sculpture et même certains sports ; sans compter évidemment l'étreinte amoureuse.

La deuxième question, il l'aborde par celle du corps de l'analyste.

Dans le « corps des larmes », je suis tombé sur l'énigme qu'est le corps de l'analyste, notamment en évoquant ce que pouvait être la main d'oreille d'un psychanalyste, c'est à dire cette main d'oreille qui lui permet peut-être de prendre par la main un patient, et l'accompagner dans certains passages difficiles ( quand j'évoque le corps de l'analyste, j'évoque tout ce qui est, peut être, ce avec quoi aussi on fait son analyse : le mobilier, les couleurs, l'ambiance, les parfums qu'il y a chez son analyste etc.. tout ça il me semble est signifiant et fait partie de que j'appelle « le corps de l'analyste » Ce sont des éléments qu'on ne maîtrise pas.

Puis il cite un passage du séminaire de Lacan Juin 1972

« si pour tout dire, l'analyste dans sa fonction ne sait pas, je veux dire en corps, en recueillir assez de ce qu'il entend de l'interprétant, qui est celui à qui sous le nom d'analysant, il donne la parole, eh bien le discours analytique en reste à ce qui, en effet, a été dit par Freud, sans bouger d'une ligne. Mais à partir du moment où ça fait partie du discours commun - ce qui est le cas maintenant -, ça rentre dans l'armature...des bons sentiments ».

Je vais laisser Robert Montrelay et Jean Pierre Winter, s'ils le souhaitent, commenter le développement de la troisième question, celle dont Olivier lui même dit « je n'y suis pas très à l'aise », et qui aborde « la forclusion à l'œuvre de la façon la plus normale et humaine dans le corps . Ce qui est forclos, par et dans le corps, est aussi forcément et d'un même mouvement forclos dans la langue elle même ».

Le forclusif, dans ses avatars somato psychiques, apparaît comme une nomination nouvelle du refoulement primaire.

C'est la partie la plus difficile de cette conférence, dans laquelle Olivier Grignon commente l'aphorisme « il n'y a pas de rapport sexuel », qu'il arrache à « l'armature des bons sentiments », et à partir duquel il fait vibrer le « il y a » au sein même du « il n'y a pas », en s'appuyant sur sa clinique et sa lecture de Lacan.

Dans cette conférence, Olivier raconte et fait sentir l'effet qu'a eu sur lui une intervention de Françoise Dolto, disant à un enfant phobique psychotique qui marchait sur la pointe des pieds : « soit tranquille, tu n'es pas en train de marcher sur des quéquettes » et comment il a pu investir pulsionnellement ses jambes et sa plante des pieds.

D'où Françoise Dolto sortait -elle cette intervention qui fit interprétation ?

Je pense qu'Olivier a du se poser la question et tenté d'y répondre.

Je vais à mon tour vous faire part d'un échange clinique avec Olivier.

Un jour où je lui rapportais qu'un patient de 9 ans m'avait dit « j'ai un monstre dans ma quéquette », il m'a renvoyé : « mais il te parle cet enfant ! »

Si Olivier a perçu que Dolto avait parlé à cet enfant, j'ai perçu à mon tour que j'avais été affecté par une parole d'enfant, parole entendue, et qui osait me parler.